

CINEMA IRANIEN – une cinématographie entre suspensions et réorientations continues :

- En quelques mots :

Le cinéma iranien est un cinéma de la **censure constante et régulière**. Celle, morale, des mollahs ; celle, politique, du Shah ; celle, morale et politique, des ayatollahs.

De fait, c'est un cinéma qui s'est construit sur **une tradition de contournements des interdits** par l'usage de la métaphore, de la parabole, du symbolisme.

S'ajoute à cela **une tradition littéraire** (mais très peu iconique du fait du caractère iconoclaste marqué de la religion islamique) **comprenant l'art du conte et celui de la poésie**.

Tout cela débouche, à terme, sur le façonnement d'une tradition cinématographique singulière basée sur **une confrontation fructueuse avec la contrainte**.

Ajoutons, pour comprendre cette singularité, que, « grâce à la censure », la cinématographie nationale aura été relativement peu confrontée à l'hégémonie de modèles narratifs venus de l'étranger...

- En quelques dates :

1900 – Ebrahim Khan, photographe officiel du Shah, réalise de **petits films documentaires** qui feront l'objet au fil des années de **projections publiques...**

1907 – Projections publiques interdites pour raisons religieuses.

1910-1920 – Fonctionnement de quelques salles exploitant des films documentaires locaux mais également quelques films étrangers à l'initiative de personnalités-clés comme **Khan Baba Motazedi**, exploitant ET cinéaste.

1930 – Le cinéaste Ovanes Ohanian – formé à Moscou – ce qui induit **l'importance de l'influence soviétique sur le cinéma iranien** – est à l'initiative de deux événements décisifs :

- la création d'une petite firme de production ;

- la création d'une école de cinéma.

Il est, en outre, le **réalisateur du premier long métrage muet iranien**, « **Abi et rabi** » (librement inspiré par un duo comique – baptisé en France « Double Patte et Patachon » – inventé par le Danois Lau Lauritzen).

1936 – Abdolhossein Sepanta trouve **en Inde** les moyens de réaliser le premier film iranien parlant (en persan). Sepanta sera par ailleurs l'un des rares cinéastes iraniens à exploiter le patrimoine littéraire du pays en adaptant notamment Ferdowsi et Nezami, mais cela depuis un pays étranger, **l'Inde, autre forte influence cinématographique pour le cinéma iranien**.

1948 – Esmail Kouchan, producteur et réalisateur, va relancer la production de films en Iran par une série de films parlants largement inspirés par les **modèles égyptiens et indiens** (c'est à dire des comédies et des mélodrames intégrant chants et danses).

1953 – La production passe de 8 à 22 films cette année-là.

Samuel Khatchikian, cinéaste, rompt avec la tradition en imposant une série de **récits policiers** : « **Le retour** » en 1953, « **Le carrefour des événements** » en 1954 ou « **Une soirée en enfer** » en 1957.

1957 – Sous l'impulsion du réalisateur **Farrokh Ghaffari**, avec son film « **Le sud de la ville** », le cinéma iranien va s'ouvrir aux **questions sociales**. Certains historiens ont pu y voir **l'influence du Néo-Réalisme italien**.

Il est important de noter que, pour l'essentiel, le reste de la production nationale demeure essentiellement commerciale à l'image du film à succès archétypal « **Le voyou au grand cœur** », que réalise en 1958 **Madjid Mohseni**. Un héros récurrent voit le jour : **le Djahel**.

Ce type de cinéma est dénommé « **film farsi** » (terme tout d'abord utilisé pour distinguer les films produits en Iran de ceux simplement doublés en persan). **Il s'agit d'histoires mélodramatiques** (opposant souvent les milieux de la campagne et de la ville) **qui font alterner chants, danses et bagarres à intervalles réguliers...**

Trois catégories de films farsi se disputent le marché chacune en surdéterminant une composante du récit :

- **le djahélisme** est orienté action et montre un héros redresseur de torts, machiste et obsédé par la vengeance (à l'image de ses homologues indiens ou égyptiens) ;

- **le gharounisme** propose une variante à l'eau de rose de la recette précédente ;

- **le gheissarisme** constitue une variante plus sophistiquée en termes de mise en scène et beaucoup plus critique du schéma de base.

Les thèmes conjoints de la **justice** et des torts fait au peuple sont néanmoins récurrents dans nombre de ces productions.

1965 – L'écrivain et documentariste **Ebrahim Golestan** va révolutionner le mélodrame avec « **La brique et le miroir** », drame psychologique à l'écriture subtil. Un cinéma d'auteur est en marche...

1969 – Deux œuvres majeures vont venir confirmer cette tendance :

- « **La vache** » de **Dariush Mehrjui** (film qui a la réputation d'avoir sauvé le cinéma iranien de l'interdiction totale au lendemain de la révolution islamique parce que l'imam Khomeyni l'aurait vu à la télévision et particulièrement apprécié). Le film va imposer un modèle pour tout un cinéma iranien à venir centré sur de petits événements hautement signifiants ;

- « **Gheissar** » de **Massoud Kimiaï** va imposer le film farsi d'auteur.

L'année 1969 est, en outre, fondatrice à plus d'un titre pour le cinéma iranien :

- Création d'un **département cinéma au sein du Kanoun** (Institut pour le développement intellectuel des enfants et jeunes adultes) ;

- Création de prix annuels (les **Sepas**) ;

- Fédération du **mouvement Super 8 ou Ciné-libre** qui confirme l'intérêt du cinéma iranien pour le documentaire témoignant de réalités sociales et/ou politiques.

1970 – Fondation de l'**École Supérieure de Télévision et de Cinéma** témoignant de l'importance pour le régime du Shah de produire des images. Une censure de plus en plus drastique témoigne également de l'intérêt du régime en place à l'égard d'un cinéma qui s'efforce de prendre en charge une contestation de plus en plus grande face à la politique occidentale du gouvernement, à sa volonté de modernisation à tout prix et à la corruption généralisée de la dictature.

Des récits de plus en plus violents témoignent de la réalité du pays : « **Dash Akol** » en 1972 ou « **Les cerfs** » en 1975, tous deux réalisés par **Massoud Kimiaï**, ainsi que des drames sociaux prônant la défense des valeurs de l'Islam chiite (une des trois branches principales de l'Islam avec le sunnisme et kharidjisme) tel que « **Le voyage de la pierre** » en 1978 du même réalisateur.

Globalement, la décennie 70 verra l'émergence d'un cinéma d'auteur très politisé à l'image des films de **Sohrab Shahid Saless** : « **Un simple événement** » en 1973 – film fondateur pour la génération des années 80 (Abbas Kiarostami en tête) – ou « **Nature morte** » en 1975. **Usage d'acteurs non-professionnels** et **observation minutieuse des mécanismes de domination entre classes sociales et/ou entre hommes et femmes** vont marquer l'œuvre de ce cinéaste obligé de s'exiler en Allemagne en 1975.

1972 – Production record de 92 films.

En contrepartie, l'**hostilité des autorités religieuses** à l'égard du cinéma s'affirme avec virulence : c'est **l'incendie du cinéma Rex à Abadan en 1978** et ses 400 victimes qui en sera le symbole le plus tragique.

1979 – **La révolution islamique est synonyme pour le cinéma de nombreuses mesures de fermetures de salles et d'incendies à la chaîne de près de 200 salles** dès la chute du Shah...

L'avènement de **la République Islamique** va constituer dans l'histoire de l'Iran une fracture historique majeure. Pour le monde du cinéma, elle est synonyme d'attentats, d'emprisonnements, d'exécutions ou d'exils...

1980 – 1988 – La **guerre Iran-Irak** s'ajoute à une situation politique intérieure délicate pour le cinéma. La production cesse pratiquement pendant 3 ans.

1983 – **Reprise** des activités cinématographique avec la **Fondation Farabi** (production et distribution de longs-métrages), le **Kanoun** maintenu pour « contribuer à la moralisation de la population » et la **Fondation des déshérités** en charge de produire des films à la gloire des martyrs de la révolution ou de la guerre contre l'Irak...

1985 – 50 films produits en Iran (les cinéastes reconnus sont ceux qui relayent le discours dominant de l'Imam Khomeyni).

Le parcours d'un cinéaste comme **Mohsen Makhmalbaf** entre 1982, où il est l'un des cinéastes du régime, et 1989, où son film « **La noce des bénis** » témoigne d'une réelle désillusion, est révélateur.

1987 – Apparition marquante du cinéma iranien sur la scène internationale avec la **figure emblématique d'Abbas Kiarostami (issu du Kanoun)**. « **Où est la maison de mon ami ?** » remporte un énorme succès en Iran comme à l'étranger. « **Close up** » réalisé par le même cinéaste en 1990 s'est depuis imposé comme un film majeur du patrimoine cinématographique mondial.

A partir de 1995 : une légère libéralisation du régime va permettre l'arrivée des femmes derrière la caméra (Samira Makhmalbaf, Tahmineh Milani).

Le cinéma iranien se fait coutumier des triomphes internationaux (Kiarostami, Panahi, etc.) et devient aux yeux du public et de la critique un véritable pôle de résistance dans le contexte uniformisant de la mondialisation...